

Le langage contre l'incertitude

Autor(en): **Danesi, Marco**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **39 (2002)**

Heft 1535

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1008780>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le sens des deux événements, l'ancien et le récent, se dégage avec force. Au delà des ressemblances troublantes, c'est la Suisse qui a changé. Expo.02 a représenté de façon caricaturale, sinon dramatique, l'écart entre deux époques.

Le langage contre l'incertitude

En 1964 : «Le langage choisi par l'Expo offre à nos yeux trois caractéristiques : symbolisme poussé, affirmations didactiques, pari architectural moderniste». Le symbolisme souffrait à l'époque d'une trop grande abstraction. Il ne renseignait pas sur la réalité nationale. Le concret manquait à l'appel. C'est-à-dire un regard franc et direct sur les conditions et les moyens de vie dans le pays. Expo.02 n'a pas échappé à l'abstraction. Elle a été une parenthèse, heureuse, mais mensongère. Un espace bâti et animé à l'écart de la société réelle. Les arteploges, leurs emplacements sur les rives des trois lacs, n'incarnent-ils pas géographiquement la séparation, malgré les ponts et les jetées ? En marge de la vraie vie, elle a été une exception. La Suisse de l'Expo n'a pas été celle des institutions, de l'économie, du travail, de l'insécurité, des fermetures. En tout cas pas dans leur version habituelle. C'était un autre pays, en miniature, fourmillant d'idées, d'humour, de rencontres, de joie de vivre, de métissages : exaltant. En deux mots différent et multiple. Une occasion d'expériences et d'évasions. Souple comme les roseaux de Neuchâtel ; évanescents comme le nuage d'Yverdon. Le symbolisme a glissé vers l'allégorie. Il a embrassé la nature humaine. Et ces valeurs incontestables qui assurent un consensus minimum et un prétexte à loisir.

La réalité masquée

En 1964 : «Que de slogans ; que de leçons ; que de sérieux.

Alors que dans son allure générale, l'Exposition est sans pédanterie, les slogans révèlent une curieuse pesanteur et une sérieuse absence d'humour». Expo.02 a voulu se défaire du didactisme en faveur d'un seul refrain répété à l'envie : il n'y a pas de message. La formule n'a pas craint le paradoxe, déclenchant une boulimie sémantique sans précédents. Il aura fallu expliquer, nuancer, commenter afin que le sens soit clair : inutile de chercher une signification, à chacun de fabriquer la sienne, de l'éprouver ou d'en rire. Chassé par la porte, le didactisme est revenu par la fenêtre. En pire, car refoulé, donc encore plus insupportable. La figure de Nelly Wenger a été emblématique. Objet d'amour et de haine, elle a catalysé les sentiments contradictoires. Icône charnelle de la mosaïque du pays. Exemple de la personnalisation outrancière du pouvoir un temps anonyme ou plus collégial, elle a proclamé le règne de l'éphémère et de l'échange. C'est le contraire qu'elle a représenté : toujours là, martelant ses convictions, sourde à toute réplique.

En 1964 : «Ce langage qui fait la leçon... élude la réalité : il la contenant a été pensé avant le contenu». L'architecture de l'exposition était résolument moderne. Toutefois, elle sonnait creux. A l'image aujourd'hui des tours biennoises. Ou de la beauté irritante du monolithe de Morat. Expo.02 a été sur ce plan la digne héritière de son aînée. L'audace superflue de la forme a primé sur la né-

cessité d'une interrogation périlleuse et douloureuse pour les Suisses et la Suisse.

Un questionnement rigoureux et sévère aurait pu ébranler la belle unanimité - ces taux de satisfaction à vous faire pâlir d'envie - ou gâcher la fête tout simplement. Finalement, les langages de deux expositions ont dévoilé les réticences éternelles de la Suisse face à elle-même. Ce même refus d'explorer son identité, loin des généralités bien intentionnées et des catéchismes scolaires.

Le diktat de l'éphémère

Tout doit disparaître, a enjoint la direction. C'est bel et bien l'enjeu d'Expo.02. De contrainte urbanistique à impératif publicitaire, la disparition annoncée est une chance de penser ce sens tant redouté, dégage de la présence encombrante de l'événement. Et de s'apercevoir que les analogies formelles n'ont pas le dernier mot : quelque chose a changé en trente-huit ans.

Si le langage de 1964 ne voulait pas dire le réel, celui de 2002 a négocié sa liquidation. Si le destin du questionnaire de Gulliver a été la caricature de ce refus de s'interroger, les tiraillements sur la conservation des pavillons voués à la destruction ont été les témoins de cette volonté de pactiser avec l'incertitude. Le patrimoine, sa permanence ou son enrichissement, n'était plus au centre du réel, ni de la Suisse. L'exposition de Lausanne s'était déroulée dans un univers stable, connu, dont on pouvait faire l'inventaire : tant pis si on ne disait pas tout.

On pouvait compter sur son développement, l'espoir d'une croissance ou d'une transcendance : le capital ou Dieu. En réalité, ce qui reste aujourd'hui, à part l'aménagement durable des rives du lac, ce sont des fontaines, un théâtre et des pyramides dont on va bientôt ignorer l'origine. A son tour, Expo.02 a vécu l'instabilité, le mouvement et la multiplicité. On ne comptait plus - d'où une certaine désinvolture financière que contredit le dénombrement obsessionnel des visiteurs - on savourait dans une logique d'appareil jetable et d'apocalypse prochaine (si *Swissair* fout le camp tout fout le camp). On n'a pas cumulé, on est passé d'une expérience à une autre. La Suisse vacillait et vacille toujours. Son identité s'éparpille. Comment l'interroger, si elle n'existe pas ? Il ne s'agissait pas de cacher, d'occulter. Mais de trouver un langage qui stoppe l'hémorragie. Il devait fournir les outils pour contrecarrer l'absence d'une définition univoque, du message qui a fait défaut. Voilà pourquoi, à l'encontre de la critique du contenant dépourvu de contenu, Expo.02 a articulé un alphabet, foisonnant de signes, stéréotypes, images de la Suisse d'aujourd'hui soustraits à la complexité désespérante du quotidien. Elle est devenue alors un havre de paix, le lieu d'une recomposition virtuelle de la confusion ; un chantier, selon le mot de sa directrice. Un *Lego* apaisant. Ouvert à l'imaginaire de tout un chacun. Expatrié dans une scénographie hollywoodienne, belle et impossible persiflant la mort. *md*